

Terres humaines

AZAD ZIYA EREN TÉMOIGNE DE SON EXPÉRIENCE D'INSTITUTEUR DANS UN VILLAGE KURDE VOISIN DE LA SYRIE – AVEC L'ÉNERGIE DU DÉSESPOIR ET LA POÉSIE DE L'ENFANCE.

Notre présent nous confronte encore à cette question taraudante : de qui sommes-nous les contemporains ? Que savons-nous, en vérité, d'existences totalement autres qui se déroulent en même temps que les nôtres ? Même dans un pays occidentalisé, mondialisé, comme la Turquie, un pas de côté suffit : à quelques centaines de kilomètres des côtes méditerranéennes si touristiques, des villages du Kurdistan (naguère le terme même était banni dans le pays, il ne pouvait être prononcé, encore moins écrit) vivent dans un autre temps, une autre Histoire peut-être. Entre ces deux magnifiques cités millénaires (il y a peu de nouveau assiégées, détruites) que sont Mardin et Diyarbakır, sur la route de Damas (encore une autre ville martyre), Azad Ziya Eren découvre Sakızköy, hameau isolé et comme oublié, relégué, où il va tenter d'être l'instituteur, le maître (ogretmen), à la fois admiré et soupçonné, l'étranger venu de la ville.

Parues en 2004 sous le titre modeste de *Journal de Sakızköy*, ces pages réveillèrent sans doute en Turquie le souvenir d'un autre récit, celui de Mahmut Makal qui, en son temps, à la fin des années 50, avait connu un grand retentissement. Traduit en France, chez Plon, dans la célèbre collection « Terre humaine », sous le titre *Un village anatolien*, il décrivait la misère et la résistance à la misère des paysans, mais aussi leurs rites et traditions, leur rapport à la nature et à l'imaginaire. Pour Eren également, il s'agit de pénétrer un monde autre, de l'approcher au moins, de le deviner, de s'en effrayer aussi parfois. Cette découverte se fait au quotidien, en même temps qu'il faut enseigner, apporter aux enfants le savoir, les libérer peut-être un peu des servitudes qui les enferment. Ce sont donc naturellement les enfants qui occupent ici la plus grande place, et les photographies d'Eren nous montrent leurs sourires éclatants, l'innocence aussi des regards vifs. Dans cette salle de classe où règnent souvent l'humidité et le froid, l'instituteur doit se battre contre le mutisme et la fatigue des enfants – quand leurs parents du moins les laissent aller à l'école, « car ce sont eux qui sont au cul des vaches pour récolter leurs bouses »... Leur langue est mutilée, leur attention intermittente, mais Eren leur fait découvrir la poésie et – exploite merveilleux – parvient à les emmener visiter Diyarbakır et ses musées... Au dehors, ce sont les paysages montagneux, magnifiques mais rudes, l'hiver qui s'installe rapidement et durablement : « sur ces terres glaciales cernées de montagnes, la peur rôde dans les nuits de neige ». Les loups qui s'approchent parfois dangereusement du village – et que les paysans pourchassent avant de les pendre aux poteaux. Eren évoque aussi sa solitude, sa chambre où il se réfugie avec, sur le mur, les photographies des écrivains qui veillent sur lui (aux côtés d'auteurs turcs, Beckett ou Barthes) et que, çà et là, il cite avec une grande justesse. Il est confronté à la suspicion des villageois : même si la population de ce village est mêlée, les Kurdes musulmans y côtoyant des Yézidis, la situation politique

les rend sans doute moins tolérants. Enfin les supplétifs, sorte de garde civile instituée par le pouvoir turc pour contrer les possibles agissements du PKK indépendantiste, deviennent les ennemis de l'instituteur quand celui-ci n'accepte pas de leur octroyer le diplôme de turc obligatoire pour le permis de conduire. Des notations impressionnistes ponctuent le récit, des poèmes, proches souvent du haïku, essaient de rendre compte de la beauté fragile et douloureuse qui survient, incidemment. Mais, au printemps 2003, c'est la guerre qui s'installe : les Américains attaquent l'Irak. Et, dès lors, les enfants préfèrent l'école coranique à la classe du maître : Allah les protégera mieux des bombes...

Azad Ziya Eren, lui, quitte le village, va enseigner dans sa ville, à Diyarbakır, pendant une décennie. Puis la situation politique le chasse de nouveau. Aujourd'hui exilé en France, il a bien voulu revenir avec nous à Sakızköy.

Vous avez d'abord fait des études universitaires de biologie. Comment en êtes-vous venu à être instituteur dans ce village reculé ? Était-ce une sorte de vocation, ou un hommage à vos parents, qui étaient enseignants ?

C'est la nécessité de gagner ma vie qui m'a conduit à l'enseignement. À l'époque, il n'y avait pas de poste de professeur de biologie disponible. Alors, j'ai postulé à un poste d'instituteur. Les nominations étaient tirées au sort. En réalité, quand est venu mon tour, il ne restait qu'un seul bulletin qui portait le nom de Sakızköy. C'est un village situé entre Diyarbakır et Mardin, non loin de la frontière syrienne, dans la région de mes ancêtres arméniens et kurdes. Donc, non, ce n'était pas une vocation. Mais je savais à quoi m'attendre : ma mère était institutrice, mon père professeur de dessin en lycée. Et j'ai beaucoup aimé ce métier, si je mets à part les contraintes administratives qu'il suppose.

On ne peut, bien sûr, s'empêcher de penser à Mahmut Makal et à l'expérience qu'il a vécue et relatée. En quoi la vôtre se rapproche-t-elle et diffère-t-elle de la sienne ?



Azad Ziya Eren

© Ubeyd Aslan



Autour du village kurde de Sakızköy, près de la frontière syrienne (photo d'Azad Ziya Eren)

Nos origines diffèrent du tout au tout. Mahmut Makal, qui a été formé dans l'un des Instituts de village créés au début de la République pour alphabétiser la Turquie moderne, est issu d'une famille turque de paysans très pauvres du centre de l'Anatolie où se trouve aussi le village qu'il décrit dans son fameux livre. Il n'a pas été le témoin, comme moi à Sakızköy, des tensions créées par les supplétifs kurdes à la solde du pouvoir turc qui, dans les villages kurdes, montent les gens les uns contre les autres.

Cependant, je me sens humainement très proche de Mahmut Makal. Il a essayé de faire bouger les lignes, de plaider la cause du développement de cette Turquie reculée où lui comme moi avons servi. À son époque, cette Turquie demeurait largement reléguée. Pas plus qu'à la citoyenneté économique et politique, ses populations n'avaient accès aux soins, à l'éducation, à la culture... Certes, la pauvreté devait alors être pire que celle que j'ai constatée un demi-siècle plus tard, mais à Sakızköy, j'y insiste, le quadrillage de la vie sociale par les supplétifs armés et bien rémunérés (ils gagnaient près de deux fois plus qu'un instituteur !) rendait la vie difficilement respirable.

Vous mêlez des poèmes aux portraits et aux notations du quotidien. Comment l'écriture poétique s'inscrit-elle dans cette expérience ? Permet-elle et exprime-t-elle un autre rapport à la réalité ?

La poésie dit le surréel, la prose le réel. Elle permet de prendre du recul par rapport à la réalité qu'elle traduit, qu'elle nourrit, à laquelle elle vous ramène, et qui était rude : le toit de la salle de classe fuyait, on se chauffait avec des briquettes de bouse séchée, bien des familles préféraient expédier les enfants aux champs plutôt qu'à l'école, dehors les loups rôdaient.

Si l'on excepte la joie de vivre des enfants, votre jugement sur cette province turque et son avenir apparaît bien pessimiste...

Même dans les moments les plus difficiles, je me suis gardé du pessimisme. C'eût été se rendre, ce qui est incompatible avec la mission d'enseigner. Il reste que ces régions demeurent large-

ment victimes d'une double exclusion, économique et politique. À quand une véritable équité, un véritable dialogue ? « Les tortues seront au faite des arbres lorsque la question kurde sera résolue », disait ma grand-mère. Peut-être qu'aujourd'hui, dans le Kurdistan irakien, on voit quelques tortues au faite des arbres...

Votre récit peut-il être aussi gênant pour le pouvoir turc que le fut en son temps celui de Mahmut Makal ?

Le pouvoir actuel ne se soucie guère de ces écrits parus en Turquie il y a plus de dix ans. Mais à leur parution aux éditions Yapı Kredi en 2004, la charge contre le système des supplétifs dont ils étaient porteurs m'a valu d'être maltraité, le mot est faible, par les autorités policières et militaires, comme il est dit dans la note biographique qui clôt l'édition française. Il n'y a que la vérité qui blesse. Mahmut Makal en sut aussi quelque chose en son temps.

Votre exil en France est-il dû uniquement à la répression qui a suivi le coup d'État manqué ou a-t-il des causes plus profondes ?

C'est dès avant le coup d'État de juillet 2016 que j'ai dû m'exiler avec ma femme et mes deux enfants. Ce fut d'abord à Istanbul, après que Sur, le quartier de Diyarbakır où se trouvaient ma maison et l'école où j'enseignais, eut été détruit suite à la reprise, fin 2015, début 2016, de violents affrontements entre les forces armées turques et celles de la rébellion kurde. Puis, dans le cadre de l'état d'urgence consécutif au coup d'État, j'ai eu toutes les peines du monde à venir en France pour effectuer les résidences d'auteur auxquelles j'avais été invité à La Rochelle et en Auvergne. Aujourd'hui, depuis La Rochelle, où j'avais déjà séjourné en 2010, j'ai entamé des démarches visant à y habiter durablement avec ma famille. Notre avenir dans notre pays paraît pour longtemps bouché...

Propos recueillis par Thierry Cecille

Instituteur de campagne en Anatolie, d'Azad Ziya Eren
Traduit du turc par Elif Deniz et Pierre Vincent,
Bleu autour, 143 pages, 13 €